

ANGELIN PRELJOČAJ
BALLET PRELJOČAJ

CE QUE J'APPELLE OUBLI

Texte de Laurent Mauvignier

Chorégraphie / Mise en scène
Angelin Preljocaj

CRÉATION 2012



Première le 15 septembre 2012 à la Biennale de la danse de Lyon

ANGELIN PRELJOCAJ

BALLET PRELJOCAJ

CE QUE J'APPELLE OUBLI

CRÉATION 2012

Pièce pour 6 danseurs et 1 comédien

Texte **Laurent Mauvignier**, *Ce que j'appelle oubli* (Éditions de Minuit)

Chorégraphie / Mise en scène **Angelin Preljocaj**

Musique **79D**

Scénographie et costumes **Angelin Preljocaj**

Création lumières **Cécile Giovansili-Vissière**

Avec

Narrateur **Laurent Cazanave**

Danseurs **Aurélien Charrier, Fabrizio Clemente, Baptiste Coissieu, Carlos Ferreira Da Silva, Liam Warren, Nicolas Zemmour**

Assistant, adjoint à la direction artistique **Youri Van den Bosch**

Choréologue **Dany Lévêque**

Production **Ballet Preljocaj**

Coproduction **Biennale de la danse de Lyon, Théâtre de la Ville (Paris), Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines**

Photo **Jean-Claude Carbonne**

Le Ballet Preljocaj, Centre Chorégraphique National, est subventionné par le Ministère de la culture et de la communication – DRAC PACA, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Département des Bouches-du-Rhône, la Communauté du Pays d'Aix et la Ville d'Aix-en-Provence. Il bénéficie du soutien du Groupe Partouche - Casino Municipal d'Aix-Thermal, et de la Fondation d'entreprise Total pour le développement de ses projets ainsi que du soutien de l'Institut français - Ministère des Affaires étrangères pour certaines de ses tournées à l'étranger.

À PROPOS DE LA CRÉATION

L'EXPÉRIENCE CHORÉGRAPHIQUE AUTOUR DE LA LITTÉRATURE

En 1996, Angelin Preljocaj crée *L'Anoure* d'après la nouvelle originale de Pascal Quignard *La voix perdue*, un conte spécialement écrit pour le spectacle sur la demande du chorégraphe. Le texte, posé sur une bande son, donnait la dramaturgie de la pièce. Texte et danse coexistaient à égalité sans que l'un n'illustre l'autre.

Plus récemment, en 2009, Angelin Preljocaj se confronte directement à l'écrit comme point de départ du matériau chorégraphique pour son premier solo, créé à partir du poème *Le funambule* de Jean Genet, dont il décide de « prendre le texte à bras le corps et incarner les mots ».

Nouvelle expérience autour de la littérature pour Angelin Preljocaj, qui choisit d'intégrer le texte de Laurent Mauvignier dans sa prochaine création.

RENCONTRE AVEC LE TEXTE DE LAURENT MAUVIGNIER

« J'ai découvert *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier dès sa sortie. La forme même du texte immédiatement m'a passionné. C'est une unique phrase, une longue phrase interminable qui imbrique le jeu des corps et la structure littéraire d'une façon radicale. Cette matérialisation de la chair rend le texte très sensuel. Il est habité corporellement, avec des textures très diverses ; le corps agressif, vif, violent, le corps plus lascif, sensuel, malsain, amoureux...

Mais le corps chez Mauvignier est également politique. Plusieurs questions sont posées, une profonde réflexion sur l'exclusion, la marge, la société, le consumérisme, tout cela à travers le dialogue silencieux des corps.

J'ai pensé que la danse pouvait s'emparer du sujet, en mettant en perspective le récit, et en déployant une écriture chorégraphique qui lui serait spécifique.

Et puis évidemment il faudra faire entendre ce texte, extrêmement âpre, sans concession, dans son inexorabilité, dans sa beauté et dans son émotion. »

Angelin Preljocaj

À PROPOS DE L'OUVRAGE

Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier
2011, 64 pages, Éditions de Minuit

« Quand il est entré dans le supermarché, il s'est dirigé vers les bières. Il a ouvert une canette et l'a bue. À quoi a-t-il pensé en étanchant sa soif, à qui, je ne le sais pas. Ce dont je suis certain, en revanche, c'est qu'entre le moment de son arrivée et celui où les vigiles l'ont arrêté, personne n'aurait imaginé qu'il n'en sortirait pas. »

Cette fiction est librement inspirée d'un fait divers, survenu à Lyon, en décembre 2009.

Librement inspiré d'un fait divers, le percutant récit de Laurent Mauvignier évoque la mort violente d'un jeune homme dans un supermarché, pour le vol d'une canette de bière.

Il fut une époque, antique, où l'on nommait « barbares » les hommes issus d'un peuple dont on ne comprenait pas la langue. Un glissement sémantique s'opéra en même temps que les mœurs évoluaient, et les barbares devinrent ces étrangers habitant hors des frontières. Les siècles s'écoulèrent sans changer la nature profondément brutale d'une partie de l'humanité, et de Grèce on passa en Rome, les jeux du cirque laissèrent place aux guerres modernes sans que l'ennui des hommes et leur besoin de divertissement gratuit soient jamais rassasiés. Alors on qualifia de barbares ceux dont les valeurs différaient tant des valeurs locales qu'elles menaçaient l'ordre établi. Puis vint un temps, plus récent, où le terme s'appliqua à des individus sans pitié, voire assoiffés de sang. Étonnant de se remémorer cette évolution à la lecture du très bref et saisissant livre de Laurent Mauvignier, où l'on trouve réunies au XXI^e siècle toutes les acceptions successives du mot.

L'écrivain s'est librement inspiré d'un fait divers survenu à Lyon en 2009, au supermarché Carrefour du centre commercial de la Part-Dieu. Michaël Blaise, un jeune homme de 25 ans, y était mort par asphyxie, tué par quatre vigiles « pour une canette de bière » qu'il avait bue sans la payer. Les bandes de vidéosurveillance témoignaient de l'innommable : la mort en direct. Le récit fictif que dresse Laurent Mauvignier s'éloigne volontairement de cette réalité factuelle. Ce n'est plus Michaël mais un jeune homme qui aurait pu être lui qui devient le centre de son texte, son narrateur s'adressant au frère de cette victime emblématique d'une certaine bêtise et d'une certaine violence. Après des fictions beaucoup plus amples (dont on a dit tout le bien ici même), l'écrivain a choisi de concentrer ce livre sur une soixantaine de pages. Une seule phrase coule sans début ni fin, comme la vie même qui continue malgré les morts, une phrase violente ou parfois douce, jouant de ressacs et d'accélération, avec toujours ce sens aigu de la ponctuation chez Mauvignier. Ce jeune homme mort injustement et son frère, sont-ils blancs ? sont-ils noirs ? arabes ? sont-ils d'origine étrangère ? d'extraction modeste ? victimes du racisme ? des préjugés ? On ne le saura pas, sinon que leur père tient une boucherie et que le fils vaquait de petits boulots en périodes de chômage, qu'il venait peut-être de tomber amoureux, qu'il allait peut-être revoir une jeune femme, celle qui peut-être le ferait sortir de cet oubli que Mauvignier pointe en titre de son livre. Beaucoup de peut-être qui se sont éteints avec lui. Les thèmes de l'isolement, du rejet, de l'incompréhension ou des interactions fratricides reviennent sous la plume de l'auteur. « Quels sont les hommes qui peuvent faire ça. Pas des hommes qui font ça. Et pourtant. Des hommes », écrivait-il dans son livre précédent (1) au sujet de la torture pendant la guerre d'Algérie.

Sa phrase ondule au fil des pages, interpellant avec empathie ce frère en deuil avec une vigueur mue par la colère et par la sagesse. L'écrivain imagine une vie, les promesses qu'elle recelait, les espoirs qu'elle n'osait pas nourrir ; et il évoque les faits eux-mêmes, la stupeur de la victime et les poings de quatre vigiles, des garçons du même âge que lui, dans cette réserve de supermarché. Qu'a-t-il pu ressentir, pendant que les coups pleuvaient, qu'a-t-il pu penser ou voir - le parfum d'un déodorant ? un éclat de voix moqueuse ? -, ou de quoi même a-t-il pu se souvenir - les recommandations de sa mère ? un rendez-vous pris pour la soirée ? - A-t-il eu le temps de se poser la question : pourquoi ?

Il y a eu la folie, la gratuité du geste barbare des quatre vigiles, il y a eu le silence et puis il y a eu les discours : ceux des policiers, du procureur, des journalistes et bientôt des clients gênés à la boucherie du père. Plus de mots qu'il n'y en avait jamais eu à l'endroit du jeune homme de son vivant. Laurent Mauvignier lui offre les siens, il invente une personne semblable à tant d'autres au destin moins tragique. Et, le temps d'une phrase suspendue, comme aurait pu le faire un mariage, une paternité, une amitié ou même une carrière, le romancier extirpe son personnage de l'oubli et de l'indifférence quotidienne, de « ce monde avec des vigiles et des gens qui s'ignorent dans des vies mortes comme cette pâleur, cette mort tout le temps, tous les jours, que ça s'arrête enfin, je t'assure, ce n'est pas triste comme de perdre le goût du vin et de la bière, le goût d'embrasser, d'inventer des destins à des gens dans le métro et le goût de marcher des heures et des heures et des tas de choses que je ne ferai jamais, que je n'aurais jamais faites de toute façon mais que j'aimais tellement savoir présentes, là, à côté, au cas où ».

(1) Des Hommes, Éditions de Minuit

Sabine Audrerie, *La Croix*, jeudi 3 mars 2011

UNE VIE EN PHRASE

Cinquante-cinq pages. Il faut à l'unique phrase de ce récit cinquante-cinq pages pour se dévider. Une ponctuation discrète lui assure sa respiration. Quelques répétitions lui donnent son allure de lamento. Laurent Mauvignier, après les textes de grand souffle *Dans la foule* (2006) et *Des hommes* (2009), s'est en effet lancé dans une manière d'entreprise inverse : l'écriture, à partir d'un fait divers survenu en décembre 2009, des derniers instants d'un homme battu à mort par des vigiles d'une grande surface. Il fait pour cela parler une figure proche de la victime, sorte de narrateur omniscient, qui en même temps restitue le vécu ultime de celle-ci et porte son regard au-delà de la scène du crime. Puisque le déchaînement de cette sauvagerie s'inscrit dans un certain ordre des choses. Du temps a passé. Un procès a eu lieu. La personne qui raconte fait retour sur celui-ci. On prend son récit au vol, au beau milieu de son avancée, alors qu'elle en est arrivée au réquisitoire du procureur. Elle s'adresse au frère cadet du mort, dans un tutoiement qui dénote la familiarité. C'est aussi ce qui explique sa connaissance de l'itinéraire du disparu, depuis le cercle familial des origines et les années d'errance jusqu'à cet après-midi de soif, où il avait vidé une canette de bière dans un rayon du supermarché. Car l'épaisseur d'une vie peu à peu surgit de cette longue phrase, en laquelle simultanément se déroule le film de l'interpellation par les vigiles, de la conduite dans une resserre du magasin, de la pluie de coups portés en silence puis de l'affaissement sur « *le froid de la dalle de ciment* ». Des détails se fixent dans la conscience vacillante de celui qui ne peut pas encore croire à l'imminence de sa propre mort. Le gel qui brille sur le crâne de l'un des types, « *l'odeur poivrée* » du déodorant d'un autre. On vient ici de la misère et l'on jouit d'autant du dérisoire pouvoir accordé par le supermarché. Des images de plus loin arrivent. Les parents bouchers sur les marchés en province, puis l'exclusion, la fuite dans la marge, les dérives sexuelles. Les bords de Loire, Paris, la banlieue. Séquences d'une mort « *à petit feu tous les jours* » pour le garçon ignoré et méprisé, « *ombre d'un homme* ». Et ces quatre autres, acharnés au-dessus de son corps, qui se débarrassent maintenant sur lui des avanies endurées par eux-mêmes. La phrase dévoile les moments d'une existence et suggère un monde cabossé alentour, qui s'incarne dans les vigiles. On ne distingue personne d'autre dans le magasin ni dans l'annexe, comme si les bourreaux et leur proie, à eux seuls, tenaient lieu d'allégories des désordres ambiants. Laurent Mauvignier produit dans ces cinquante-cinq pages un effet de densité extrême. Le texte avance sous la pression d'une énorme poussée de sens, faisant sauter les barrières de la ponctuation, rendant inutiles paragraphes et chapitres. Et se charge aussi de tout un non-dit qui par furtives échappées se signale. On se situe ici, par-delà le dehors de spontanéité, dans une élaboration savante. La voix qui raconte restitue ce parcours humain jusqu'au dernier souffle de vie sur le ciment. Cela tient ensemble du rythme de l'information en continu et du déversement d'un flux de conscience. Un étonnant mariage de non-littéraire et de sophistication de l'écriture. Un simple tiret à la fin laisse le flot langagier reprendre son écoulement souterrain. Après ce saisissant jaillissement.

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*, jeudi 3 mars 2011

Après celles du Heysel (*Dans la foule*) et de la guerre d'Algérie (*Des hommes*), Laurent Mauvignier explore une nouvelle tragédie, survenue à Lyon en 2009 : la sauvage mise à mort d'un voleur de bière par quatre vigiles, dans l'arrière-boutique d'un supermarché. Son style désormais consacré, hagard, submergeant, inextinguible, fait une nouvelle fois mouche. Après les raz de marée des précédents romans, dans lesquels des êtres blessés tentaient de résister au flot de l'Histoire, une extermination individuelle en catimini, sans cris ni témoins. Pour passer de l'infiniment grand à l'infiniment petit, de la page d'histoire collective au brouillon de vie jeté au caniveau, Laurent Mauvignier s'est glissé dans un tout petit livret de survie. Son nouveau roman est composé d'une seule phrase de soixante pages, expectorée comme un dernier souffle, où la panique le dispute à l'espoir (« *ils vont arrêter de frapper, je vais retrouver mon souffle, ça ne peut pas finir ici, pas maintenant et pourtant il ne pouvait plus respirer ni sentir son corps ni rien entendre, ni voir non plus et il espérait malgré tout, quelque chose en lui répétant, la vie va tenir, encore, elle tient, elle tient toujours, ça va aller, encore, ils vont cesser parce qu'ils vont comprendre que ma vie est trop petite dans mon corps et qu'elle s'amenuise trop maintenant pour durer plus qu'une bulle de savon qui monte et éclate* »). Ce cri de révolte contre l'effervescence des existences que la misère a rendues transparentes est d'une insoutenable stridence. Mais l'écriture est là, attentive, suspendue, pour offrir des parenthèses de réconfort. En signe de résistance, ce que Mauvignier appelle l'oubli, c'est le souvenir, ce droit à continuer de vivre dans le havre des têtes accueillantes.

Marine Landrot, Télérama, 23 mars 2011

ANGELIN PRELJOCAJ

CHORÉGRAPHE

Né en France en 1957, de parents albanais, Angelin Preljocaj débute des études de danse classique avant de se tourner vers la danse contemporaine auprès de Karin Waehner.

En 1980, il part pour New York afin de travailler avec Zena Rommett et Merce Cunningham, puis continue ses études en France auprès de la chorégraphe américaine Viola Farber et du français Quentin Rouillier.

Il rejoint ensuite Dominique Bagouet jusqu'à la création de sa propre compagnie en décembre 1984. Il a chorégraphié depuis 46 pièces, du solo aux grandes formes.

Angelin Preljocaj s'associe régulièrement avec d'autres artistes parmi lesquels Enki Bilal (*Roméo et Juliette*, 1990), Goran Vejvoda (*Paysage après la bataille*, 1997), Air (*Near Life Experience*, 2003), Granular Synthesis (« *N* », 2004), Fabrice Hyber (*Les 4 saisons...*, 2005), Karlheinz Stockhausen (*Eldorado - Sonntags Abschied*, 2007), Jean Paul Gaultier (*Blanche Neige*, 2008), Constance Guisset (*Le funambule*, 2009), Claude Lévêque (*Siddharta*, 2010), Laurent Garnier et Subodh Gupta (*Suivront mille ans de calme*, 2010)...

Ses créations sont reprises au répertoire de nombreuses compagnies, dont il reçoit également des commandes, c'est le cas notamment de La Scala de Milan, du New York City Ballet et du Ballet de l'Opéra national de Paris.

Il a réalisé des courts-métrages (*Le postier*, *Idées noires* en 1991) et plusieurs films, notamment *Un trait d'union* et *Annonciation* (1992 et 2003) pour lesquels il a reçu, entre autres, le « Grand Prix du Film d'Art » en 2003, le « Premier prix Vidéo-danse » en 1992 et celui du Festival de Vidéo de Prague en 1993. En 2009, il réalise *Blanche Neige*, mettant en scène sa propre pièce et en 2011 il signe, pour Air France, le film publicitaire *L'Envol*, qui reprend la chorégraphie du *Parc*.

Il a également collaboré à plusieurs réalisations cinématographiques mettant en scène ses propres chorégraphies : *Les Raboteurs* avec Cyril Collard d'après l'œuvre de Gustave Caillebotte en 1988, *Pavillon Noir* avec Pierre Coulibeuf en 2006 et *Eldorado / Preljocaj* avec Olivier Assayas en 2007.

Plusieurs ouvrages ont été édités autour de son travail, notamment *Angelin Preljocaj* en 2003, *Pavillon Noir* en 2006, *Angelin Preljocaj, Topologie de l'invisible* en 2008, *Angelin Preljocaj, de la création à la mémoire de la danse* en 2011.

Au cours de sa carrière, il a reçu plusieurs reconnaissances parmi lesquelles le « Grand Prix National de la danse » décerné par le Ministère de la culture en 1992, le « Benois de la danse » pour *Le Parc* en 1995, le « Bessie Award » pour *Annonciation* en 1997, « Les Victoires de la musique » pour *Roméo et Juliette* en 1997, le « Globe de Cristal » pour *Blanche Neige* en 2009. Il est Officier des Arts et des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur et a été nommé Officier de l'ordre du Mérite en mai 2006.

Aujourd'hui composé de 26 danseurs permanents, le Ballet Preljocaj est installé depuis octobre 2006 au Pavillon Noir à Aix-en-Provence, un lieu entièrement dédié à la danse dont Angelin Preljocaj est le directeur artistique.

www.preljocaj.org

Photo © Rita Antonoli



LAURENT MAUVIGNIER

ÉCRIVAIN

Laurent Mauvignier est né à Tours en 1967.

Diplômé de l'école des Beaux-Arts en Arts Plastiques (1991), il choisit finalement de renouer avec son amour de jeunesse, l'écriture.

Son premier roman, *Loin d'eux*, paraît en 1999 aux *Éditions de Minuit*, une maison à laquelle il demeure fidèle et qui publie ses ouvrages suivants, parmi lesquels *Apprendre à finir* (2000), *Ceux d'à côté* (2002), *Seuls* (2004), *Le Lien* (2005).

Ses romans s'essayerent à circonscrire le réel mais se heurtent à l'indicible, aux limites du dire. Une langue qui tente de mettre des mots sur l'absence et le deuil, l'amour ou le manque, comme une tentative de vouloir retenir ce qui nous file entre les doigts, entre les ans.

L'écrivain s'inspire tantôt de faits divers, tantôt d'événements historiques. Ainsi, la tragédie du stade de Heysel lui sert de point d'ancrage pour la rédaction de *Dans la foule* en 2006, la guerre d'Algérie lui inspire le roman *Des hommes* paru en 2009.

Notamment admiré pour sa capacité à orchestrer les différents points de vue, à faire entendre de multiples voix, Laurent Mauvignier et son œuvre font régulièrement l'objet des commentaires les plus élogieux.

Lauréat du prix du Livre Inter et du prix Wepler en 2000 pour *Apprendre à finir*, Laurent Mauvignier a également reçu le prix du roman Fnac en 2006 pour *Dans la foule*.



www.laurent-mauvignier.net

Photo © Jean-Luc Bertini

LAURENT CAZANAVE

COMÉDIEN

Né à Paris en 1988, Laurent Cazanave est un jeune comédien, metteur en scène et auteur français.

Sorti de l'École du Théâtre National de Bretagne en août 2009, il est dès 2011 nommé aux Molières du Jeune Talent Masculin pour sa prestation dans *Brume de Dieu* mis en scène par Claude Régy et a reçu les encouragements du Centre National du Théâtre pour l'écriture du texte *4 Saisons*.

Il commence le théâtre en 1993 avec Karin Catala et les Enfants de la Comédie, école de spectacle créée à Sèvres (92). En parallèle de sa scolarité il participe à de nombreux spectacles mis en scène par Karin Catala pour le jeune public. Il joue également avec Jacques Weber, Françoise Fabian, Michel Leeb et participe à des téléfilms et des films.

En 2006 après avoir obtenu un baccalauréat scientifique au lycée de Sèvres, il est reçu aux concours de la Classe libre du Cours Florent et du Théâtre National de Bretagne (TNB). Il choisit le TNB et jusqu'en 2009 y travaille avec Stanislas Nordey, Claude Régy, Bruno Meysat, Eric Didry, Loïc Touzé, Blandine Savetier, Renaud Herbin, Marie-Joséphine Thomas, Claire-Ingrid Cottenceau, Marie Vayssières, Serge Tranvouez, Christian Esnay, Anton Kouznetsov, Christophe Fiat, Françoise Bloch, Laurent Sauvage, Roland Fichet, Nadia Xerri-L., Ivica Buljan.

En 2009 il sort de l'école avec son diplôme de comédien et une licence d'art du spectacle de l'Université Rennes 2, et entame sa carrière professionnelle de comédien, de metteur en scène et d'écrivain. En 2010, il crée sa propre compagnie « La Passée » dont il est le directeur artistique.

www.laurent.cazanave.com

Photo © Aude Aparad



BALLET PRELJOCAJ

DANSEURS

Aurélien Charrier

Né en 1989, Aurélien Charrier commence la danse à Angers et entre au Conservatoire de Paris en 2006 pour se former au contemporain. En 2007, il intègre le Junior Ballet contemporain du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris (CNSMDP). Il travaille avec de nombreux chorégraphes (Jean-Claude Gallotta, Toméo Vergès, Christine Bastin...) pour des reprises de pièces. En 2009, il danse dans *Le Roi Roger* à l'Opéra Bastille, mis en scène par Krzysztof Warlikowski et chorégraphié par Saar Magal. Il rejoint le Ballet Preljocaj en Août 2009.

Fabrizio Clemente

Né en 1985 à Bagno a Ripoli (Italie), Fabrizio Clemente commence à étudier la danse classique en 2000 puis contemporaine en 2004 dans une école privée de Pistoia dirigée par Maria Rosaria Di Sessa. En 2005, il travaille pour la Spellbound Dance Company de Mauro Astolfi, basée à Rome. Il intègre l'École Supérieure de Danse Rosella Hightower à Cannes sous la direction de Monique Loudières. En 2008, il est engagé dans la Cellule d'Insertion Professionnelle du Ballet de Lorraine à Nancy dirigé par Didier Deschamps. Il entre au Ballet Preljocaj en janvier 2009.

Baptiste Coissieu

Né en 1987 à Valence dans la Drôme, Baptiste Coissieu débute la danse en 1998 et intègre en 2001 le Conservatoire National Musique et Danse de Valence en section classique puis, en 2002, le Conservatoire National Supérieur Musique et Danse de Lyon, en section contemporaine. Il danse au sein du Jeune Ballet du CNSMD de Lyon durant deux ans, et travaille avec Yuval Pick, Michel Kelemenis, Frédéric Lescure et Olivia Grandville. Il remporte le Concours International de Biarritz en danse contemporaine en 2006. En septembre 2007, il intègre la formation internationale D.A.N.C.E. Il intègre le Ballet Preljocaj en Juillet 2008.

Carlos Ferreira Da Silva

Né à Recife (Brésil) en 1979, Carlos Ferreira Da Silva commence la danse à l'âge de douze ans puis s'oriente vers l'enseignement du sport. En 1997, il intègre dans sa ville natale l'École expérimentale de danse et poursuit, en parallèle, l'éducation physique et la danse à l'Université de Pernambuco. Il abandonne définitivement ses études de professeur de sport en 2000 afin de se consacrer à sa carrière d'interprète. Installé en France depuis 2001, il travaille avec de nombreux chorégraphes et obtient, en 2008, le Diplôme d'état de professeur de danse, option contemporain. Il rejoint le Ballet Preljocaj en 2009.

Liam Warren

Né en 1989 à Victoria au Canada, Liam Warren commence la danse dès son plus jeune. À onze ans, il rejoint l'École Nationale de Ballet de Toronto et réalise par la suite un stage à l'École Alvin Ailey à New York. Il étudie pendant sept ans et danse avec le Ballet National du Canada dans de nombreuses pièces. En 2007, il poursuit sa formation à Paris et suit en 2008 la Licence Danse à l'Université de Codarts aux Pays-Bas. Il fait aussi partie du hip-hop crew *Godgiven* qui remporte plusieurs compétitions. Il intègre le Ballet Preljocaj en août 2009.

Nicolas Zemmour

Nicolas Zemmour est né à Marseille en 1987. Il passe son bac et découvre la danse avec Sébastien Oliveros. À l'âge de 18 ans, il entre au Conservatoire National de Danse d'Avignon, sous la direction de Nicole Calise-Petracchi. Pendant trois ans, il apprend la danse classique, moderne et contemporaine puis il intègre la Folkwang Hochschule d'Essen en Allemagne où il étudie la philosophie et le style de Pina Bausch. Il rejoint le Ballet Preljocaj en juin 2009.

CÉCILE GIOVANSILI-VISSIÈRE

CRÉATION LUMIÈRES

Née en 1973 à Marseille, Cécile Giovansili-Vissière, après un baccalauréat scientifique et des études de sciences du langage, se forme par elle-même aux techniques de la lumière et signe rapidement ses premiers éclairages.

Elle travaille les premières années dans le monde du théâtre et de l'opéra, puis rencontre l'univers de la danse en rejoignant le Ballet Preljocaj en 2001.

En presque vingt ans de carrière, elle conserve un équilibre entre petites compagnies (Alexis Moati, Laure Bonicel, La Locomotive ou The Will Corporation) et artistes de renom (Klaus Michael Grüber, Hans Peter Cloos, Peter Brook ou Robyn Orlin).



Elle signe les lumières des spectacles d'Angelin Preljocaj : *Eldorado (Sonntags Abschied)* et *Haka* en 2007, *Le funambule* d'après Jean Genet en 2009, *Suivront mille ans de calme* en 2010, et plus récemment *Royaume Uni* en 2012.

Photo © Jean-Claude Carbonne

CALENDRIER

En cours de construction

Biennale de la danse de Lyon

Célestins, Théâtre de Lyon

Du samedi 15 au vendredi 21 septembre 2012 (relâche lundi 17)

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines

Vendredi 28 et samedi 29 septembre 2012

Théâtre Durance, Château-Arnoux

Vendredi 12 octobre 2012

Opéra de Tirana, Tirana, Albanie

En partenariat avec l'Ambassade de France en Albanie

Vendredi 19 et samedi 20 octobre 2012

Odyssud, Blagnac

Samedi 17 et dimanche 18 novembre 2012

Théâtre du Cadran, Evreux

Dans le cadre du festival *Automne en Normandie*

Jeudi 29 et vendredi 30 novembre 2012

Théâtre de la Madeleine, Troyes

Mardi 4 décembre 2012

Hippodrome de Douai - Scène nationale

Vendredi 11 janvier 2013

Pavillon Noir, Aix-en-Provence

Du mardi 15 au mardi 22 janvier 2013 (relâche le 20)

Teatri Reggio Emilia, Italie

Samedi 09 février 2013

Théâtre de la Ville, Paris

Du samedi 23 février au mardi 05 mars 2013

Le Centquatre, Paris en collaboration avec le **Théâtre de la Ville**

Du vendredi 08 au dimanche 10 mars 2013

Belgrade Dance Festival, Serbie

Lundi 08 et mardi 09 avril 2013

Théâtres en Dracénie, Draguignan

Mercredi 15 mai 2013

PARTENAIRES

Le Ballet Preljocaj,
Centre Chorégraphique National,

est subventionné par

le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC PACA,
la région Provence-Alpes-Côte d'Azur,
le département des Bouches-du-Rhône,
la Communauté du Pays d'Aix,
et la ville d'Aix-en-Provence

et bénéficie du soutien

du Groupe Partouche – Casino Municipal d'Aix-Thermal,
de la Fondation d'entreprise Total,
pour le développement de ses projets,

et de l'Institut français
pour certaines de ses tournées à l'étranger.